

Prix Moselly 2012

L'HERITAGE

par Josette CHANOT-VOEGTLE

C'était déjà la fin des vacances, les enfants parlaient de rentrée. Leurs cartables sentaient le neuf et leurs poches ventrues s'emplissaient de ces mille trésors qui, peu à peu, se détériorent ou se perdent sans causer plus de chagrin. Les feuilles des impatiens jaunissaient déjà. Les hirondelles dessinaient une partition musicale face à la maison, comme chaque année. La journée s'annonçait moelleuse et nonchalante, une journée sans importance qui s'effiloche tranquillement dans les méandres de la routine.

Au grincement qui s'amplifiait sur le chemin, Elise devina l'arrivée de Pépé Colin qui, chaque jour, par tous les temps, venait cultiver son lopin de terre et nourrir quelques lapins. Il arrivait à bicyclette, bien droit, silhouette raide et noire. Seules les jambes étaient animées d'un mouvement ample et régulier. Il saluait cordialement, sans poser pied à terre, mais en lâchant le guidon d'une main pour soulever son bétet. Depuis des années, il en était ainsi. On savait l'heure quand il passait. Pourtant aujourd'hui, qu'arrive-t-il soudain devant la légère montée, toujours négociée jusque là ? Il hésite : coup de pédale en avant qui bute à mi-parcours, coup de pédale en arrière... Finalement, il s'arrête et la bicyclette devient canne prise à deux mains, obliquant vers le vieil homme comme pour le soutenir. Elise est émue et quitte brusquement l'embrasement de la fenêtre. Pépé Colin était vaincu par un imbécile petit raidillon, à peine perceptible sur le chemin et qui, jusqu'à ce matin, n'avait jamais résisté à l'attaque de deux coups de pédale. Elise pensa qu'il en était ainsi de la vieillesse : la volonté intacte butant sur l'impossibilité de la réalisation parce que le muscle, le souffle ou la mémoire s'étiolent.

Entre Pépé Colin et Elise, il y avait depuis toujours une entente tacite, une reconnaissance instinctive. Un clignement d'yeux de sa part à lui, un geste de la main pour elle, punctuaient leur accord silencieux. Il est vrai qu'Elise savait écouter... la nature dans tous ses frémissements, bêtes et gens, tous piégés par l'intérêt qu'elle leur portait. En avait-elle récolté des recettes de Pépé Colin : confiture de sureau, la conservation de la choucroute avec de la « geneviève » : il lui vendait de temps à autre un lapin dépouillé. Commençaient alors pour elle le cauchemar de trancher une tête aux yeux exorbités, de couper des pattes encore gainées de fourrure. Ensemble ils avaient élevé une dinde gagnée à la foire de septembre et soignée perfidement jusqu'au sacrifice de Noël. Là encore, Pépé Colin officia seul dans le jardin gris et froid. Du fil de cuivre pour éviter le parasite de la tomate à la boue d'argile assainissant les pommiers, Pépé Colin conseillait et souvent même faisait l'ouvrage. Elise revoyait aussi les bouquets déposés sur la margelle : brassées ventrues et odorantes de pivoines, avec presque toujours un insecte égaré dans le fouillis des pétales, longs glaïeuls maniérés, monnaie du pape sèche et craquante, tout cela en gerbe dans du papier journal retenu par un bout de ficelle.

C'était Pépé Colin aux imprévisibles cadeaux déposés sur le mur sans un mot. Le couinement de la bicyclette s'arrêtait un instant devant la maison pour reprendre aussitôt. Elle accourait pour dire merci à un dos bien droit et noir, perché haut sur un engin qui riait à chaque coup de pédale. Personne dans la famille de Pépé Colin n'était autorisé à cueillir les fleurs de son jardin. Si les fruits et légumes étaient partagés entre ses enfants, les fleurs, elles, devaient rester sur pied. Ses seuls bouquets étaient pour Elise.

De jour en jour, la montée au jardin devenait chemin de croix pour le vieil homme et pour Elise. La bicyclette n'était plus enfourchée, mais poussée avec effort. Elle servait maintenant de siège devant la sale petite montée. Pépé Colin reprenait souffle en se roulant une cigarette. Certes il capitulait, mais avec panache, et même en se faisant plaisir. Puis ils repartaient tous les deux, l'une soutenant l'autre.

Vint l'absence, c'était l'hiver... Bas le ciel, rude le froid, gris les jours et long, long le temps. Elise apprit qu'un infarctus retenait son ami à l'hôpital. Prisonnier tout l'hiver... Quand il reprit sa marche vers le jardin au printemps revenu, il avait les joues roses, et les épaules voûtées. Souriant toujours, mais parfois songeur en évoquant la mort de deux copains durant l'hiver.

« Ils n'ont pas eu ma chance ! Enfin, si l'on peut dire ! »

Il s'asseyait maintenant sur la margelle, face à la narquoise petite saillie. Il venait jusque-là parfois et seulement jusque-là. Elise offrait à boire en évitant le vin qu'il ne réclamait pas. Il sirotait sans conviction un jus de fruit dilué. Les souvenirs affluaient dans la tête du vieil homme en se mélangeant quelque peu. Il savait les noms des propriétaires successifs des terrains alentour. Des souvenirs seulement, plus de projets, ni pour lui, ni pour son jardin. Avec humour, il racontait sa maladie et riait en évoquant les entorses faites à son régime, se réjouissant par avance d'un civet de lapin, deux fois meilleur parce qu'interdit par la faculté. Il avouait - mais sans regret aucun - avoir aimé le vin et les femmes plus que permis, et ces souvenirs-là le rendaient très heureux. Elise savourait ces instants de complicité car elle savait qu'en famille il jouait le rôle du patriarche rigoureux et ne plaisantant pas.

« Ce fut au cours d'un de ces échanges que, se raclant la gorge, il demanda :

- T'aimes bien marcher en forêt ? »

Elise était terre et ciel, arbre et vent. Marcher en forêt faisait monter en elle une sève qui la régénérerait.

« Il n'y a pas une peine dont une marche en forêt ne m'ait consolée ! »

Pépé Colin la regarda en clignant des yeux.

« Alors je te donne ma forêt à champignons ! Elle

ne m'appartient pas mais c'est tout comme puisque personne n'y va ! »

Il donna tous les détails : après l'étang derrière le village voisin, prendre le sentier entre deux haies d'épicéas si touffues qu'on ne le remarque pas dès l'abord, ensuite traverser une clairière bien ronde, le geai donnera l'alarme. À l'endroit où le chemin monte, plonger dans la forêt. Elle doit être rousse en ce moment, avec des bolets bien drus. Il fixait son verre sans le voir, le caressant de sa main calleuse. Elise savait le prix d'un tel cadeau : le coin de pêche ou de champignons ne se donne jamais. Il avoua lui-même :

« J'en ai fait des détours pour éviter d'être surpris par là-bas ! Quelles récoltes j'ai faites : des bolets surtout, mais aussi des coulemelles, des pieds roses et bleus. Tu coupes le pied sans déplacer l'humus et tu nettoies le champignon sur place en cachant sa trace. Fais attention, il y a aussi des amanites. Le soleil après la pluie, il doit y en avoir déjà ! Allez, bonsoir ! »

Il partit sans se retourner. Elle suivit des yeux la silhouette aux épaules tombantes.

D'abord, doucement faire connaissance. Elle partit seule, sans panier ni couteau. Elle voulait savoir comment la forêt l'accueillerait, si elle pouvait mettre ses pas dans ceux du Grand-père. La forêt devait lui faire signe. Elise marchait vite. Déjà elle longeait l'étang ceinturé d'arbres aux branches enchevêtrées. Après l'étang, trouver les deux rangées d'épicéas qui forment le chemin à prendre. Entre les haies, elle devait découvrir le sentier à peine ébauché sans doute, puisque peu fréquenté. Et soudain, le chapeau rouge et bombé, piqueté de blanc de l'amanite tue-mouches, intacte et fidèle comme un dessin. En écartant les branches entremêlées, Elise devina le sentier, un sentier à refaire à chaque pas tant il était envahi par la végétation. Il n'était pas bien long à suivre pour déboucher sur la clairière ronde et chaude sous le soleil. Tous les détails énumérés par Pépé Colin apparaissaient aux yeux d'Elise : le sentier, avec pour sentinelle, la petite amanite, la clairière offerte au seul persévérant, la forêt toute proche et l'envol lourd du geai qui traverse l'espace en cajolant. Elle ne se sentait pas intruse, mais invitée. Elle savait deviner la forêt et l'appréhendait avec humilité. Elle entra plus avant sur le tapis de feuilles mortes. Yeux clos, elle respira à petits coups, puis but goulûment tous les parfums : celui entêtant de la fougère qui sèche, celui plus léger, à saveur de noi-



115

J.-P. Marechal, imagier à l'Atelier du Moulin
Epinal



herchse

sette, des feuilles chaudes et croustillantes et surtout, submergeant peu à peu les autres senteurs, un bouquet d'arômes mouillés avec la pointe de moisi si caractéristique. La forêt était neuve, sans trace de pas, sans branche cassée à terre. Les arbres jaillissaient dans un bel élan accompli et la luxuriance de leur feuillage témoignait qu'ils n'avaient jamais été brimés dans leur croissance. Arbres libres et heureux, pied dans le soleil des feuilles mortes et tête dans le soleil d'automne. Jouissance physique pour Elise dans cette forêt intacte comme au premier jour. Bras ouverts, visage tendu, elle pirouetta et... tomba. Le sol l'accueillit comme le berceau recueille l'enfant. À terre, elle était mieux encore ; elle distinguait du bleu dans le feuillage, c'était un ciel de lit à la Sisley, illimité et toujours changeant. Petites taches miroitantes jouant à cache-cache avec le soleil, au gré du vent.

« J'ai dû tomber pour voir cela ! »

Emerveillée comme toujours par l'enchaînement magique des événements : bonheur, pirouette, chute ... pour prendre en plein visage la vision impossible sous un autre angle. Tournant à peine la tête, elle discerna, sur le tapis croûteux, un petit bolet brun, un peu clownesque sous la feuille fichée en plein chapeau.

Elle habitait ses yeux à distinguer le roux-brun des feuillages tombés du brun-roux des bolets ronds. Ils étaient multitude mais, sans la chute, invisibles pour son regard de myope. Le silence apaisait l'euphorie de la rencontre. Tout était accompli dans un accord parfait. Elise aimait cette forêt-cadeau et la savoura encore quelques instants avant de se reprendre.

Quand elle partit à rebrousse-chemin, le soir tombait. La forêt devenait manteau sur ses épaules. Elle traversa la clairière sans que le geai donnât l'alarme, retrouva l'imperceptible sentier et fila vers la maison. Comme elle marchait vite, elle perdit en chemin les feuilles mortes qui cloutaient son vêtement, mais ses cheveux restèrent en désordre.

C'était une année exceptionnelle, du moins pour les amateurs de champignons. Pluie et soleil. Ni trop, ni trop peu. Deux ou trois fois par semaine, Elise, les doigts roussis, ramenait une cueillette qui débordait presque du panier. Elle suivait les consignes de l'épluchage sur place, mais surtout, elle ne dévastait pas la forêt. Elle ne la pillait pas. Depuis toujours, elle cueillait en se promenant. Qu'il s'agisse de baies ou de champignons, derrière elle on pouvait encore faire



ample provision. Elle respectait l'uniformité du lieu et préférait marcher longtemps, se permettant de prendre par-ci, par-là. À la maison, il y eut des soirées d'omelettes odorantes, de fricassées, de cuisson de conserves.

Elise se souvint d'une recette de sa bisaïeule, nonette échappée du couvent et fine, très fine cuisinière : « le doux oreiller de la belle Aurore ». Tout un programme ! Dans une coque de pâte feuilletée aérienne et soufflée, on découvrait, avec le concerto de parfums, les champignons - dont la truffe -, la chair en lamelles du magret d'oie confit, le tout enrobé de foie gras. Retrouver la recette pour être sûre de soi. Tante Aline et son cahier de cuisine où elle consignait de sa belle écriture, l'élégante Elzévir, les recettes et les astuces culinaires de l'aïeule. Persévérance récompensée ! Elise tissait très souvent un lien entre ceux qu'elle aimait dans le présent et ceux qu'elle aimerait toujours, même dans l'absence. Les vivants ne le savaient pas mais les convives étaient plus nombreux qu'il y paraissait autour de la table.

Faire goûter cette succulence à Pépé Colin ! Mais Elise ne le revit jamais sur le chemin. Plus de sourire qui plissait le visage, plus de voix rocailleuse qu'elle entendait encore, et son rire, son rire désarmant d'optimisme.

Au milieu de l'automne, un encadré noir dans le journal local avisait de sa mort : « la famille recevait... domicile mortuaire... ». La veille de son départ, avec quelques copains, il avait bu une bonne bouteille en chantant. Sa femme le trouvait mort le lendemain matin. Mort sans affres ni tourments, mort sereine d'un vieil enfant émerveillé jusqu'au bout par la vie.

Elise évitait toujours la dernière confrontation avec un défunt, cet inconnu sans défense. D'habitude, elle s'esquivaient en arrivant trop tard. Pour Pépé Colin, elle ne se déroba pas. Si souvent, il lui avait dit : « Tu es mon dernier sourire de femme ». Alors, elle soigna sa toilette et s'en fut à leur ultime rendez-vous. Qu'il était beau dans son costume noir, sur son écrin blanc !

« T'as vu, j'ai même réussi ma mort ! En douceur, après une bonne soirée entre amis où le vin nous avait fait chanter ! Quand tout sera terminé, je retournerai dans la forêt que tu sais, n'oublie pas ! »

Alors Elise caressa les mains de son ami et posa sur son front un baiser léger comme un papillon. Elle passa devant la famille interdite qui ne la connaissait pas. Elle fut dévisagée, suivie du regard. Leur questionnement muet la réjouissait si fort que l'euphorie la gagnait presque. Non, elle n'avait pas de chagrin. Grâce à elle, Pépé Colin venait de faire son dernier clin d'œil à la vie.

On me dit « jeune septuagénaire » à 73 ans.

J'ai connu un parcours chaotique, tant sur le plan familial que professionnel, dont j'ai su extraire l'essentiel afin de poursuivre ma route. grâce, en particulier à ma grande faculté d'adaptation, ma belle richesse.

Je me suis programmée pour 120 ans, nécessaires pour parfaire mes connaissances et mener à bien mon ouvrage.

« En avant, calme et droit ! » Telle est ma devise, celle du marin sur une mer pas toujours sûre.

Josette CHANOT-VOEGTLE



Photo J.-C. VOEGTLE Epinal